SYLVIE YOUNG

TURBULENCES DE SILLAGE

ROMAN

Presses Universitaires du Nouveau Monde

2023

Copyright 2023 by Sylvie Young.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.
Published in the United States by Les Presses Universitaires du Nouveau Monde. Printed in France by Mon Beau Livre.
E-mail: punouveaumonde@gmail.com
Visit our award-winning web pages: www.punouveaumonde.com
www.unprsouth.com

Sylvie Young.
Turbulences de sillage. Roman.
Foreword by Malina Stefanovska (UCLA).
First French Edition. Fiction Series.

292 pages.
Front Cover Art: *Temple Ubud, Bali* (Photo by Sylvie Young, 2013, reproduced with permission).
Front Cover Design by Stan Levêque.

1. Literature. 2. Novel. 3. Autobiofiction. 4. France. 5. Indonesia. 6. Jakarta. 7. Bali. 8. USA. 9. Malina Stefanovska. 10. Sylvie Young.

ISBN: 978-1-952799-50-1
2023

À NINA.

AU MILIEU DU SINISTRE,

UNE FLEUR.

AVANT -PROPOS

Turbulences de sillage, un premier roman qui se lit d'un seul trait, a pour sujet une année dans la vie d'une femme franco-américaine en poste à Jakarta. C'est une année cruciale pour ce qui est en même temps une histoire d'amour et un récit d'exploration de soi, sorte de "roman de formation", bien qu'il s'agisse d'une femme de quarante ans, montrant que l'on n'a jamais fini de se découvrir.

C'est aussi une histoire inhabituelle, car d'amours, il y en a plusieurs. Le récit s'ouvre sur la promesse d'une romance (qui n'aboutit pas), se déploie sur le souvenir d'un mariage (qui se brise) et se conclut sur le rapprochement difficile entre une mère et une fille, qui s'aiment, mais vivent très mal toutes les deux leur rapport à soi. Ces relations complexes et souvent douloureuses évoluent sur un arrière-fond resplendissant: l'Indonésie, un pays qui a autant de facettes que d'îles, comptées en centaines, et pour lequel la narratrice développe un amour profond, le seul amour dans sa vie qui s'épanouit avec joie et sans réticences.

Décrit de Jakarta à Bornéo, de Bali aux Mille Îles, avec des détails qui dénotent une grande connaissance et un très fort attachement, ce merveilleux pays se montre dans toute sa beauté et dans toutes ses contradictions, et sert de point d'ancrage à l'exploration d'une identité multiculturelle et fragile: celle de la narratrice et de l'autrice.

MALINA STEFANOVSKA
(Professor of French and Francophone Studies, UCLA, USA)

CHAPITRE I

Jakarta, septembre 2016

La voiture avance par à-coups, au fur et à mesure que s'ouvre un espace libre dans la circulation serrée du centre de Jakarta. Il est dix-huit heures trente, l'heure de pointe, et des essaims de mobylettes, petites cylindrées et scooters en tous genres, vrombissent tout autour du véhicule. Jeunes hommes en tongs, jeunes femmes dont le voile dépasse du casque, couples où le passager envoie tranquillement un SMS pendant que l'autre conduit, familles entières sur des scooters avec le gamin de trois ans debout entre les bras du conducteur, et le petit d'un an suspendu dans le porte-bébé de la mère. J'admire les prodiges de dextérité réalisés par les motards qui parviennent à se frayer des chemins dans des espaces minuscules. Dans la voiture, le vacarme ambiant est quelque peu assourdi et crée une sorte de bruit de fond curieusement rassérénant. Je savoure l'odeur discrète du cuir des sièges, et m'étale dans le halo tamisé de la petite lampe de lecture attachée au bras articulé contre l'appuie-tête de mon fauteuil.

Ce moment de calme, après une journée chaotique, est providentiel. Mon nouveau travail m'épuise. Passer, à plus de quarante ans, d'une routine assez bien établie et, disons-le franchement, plutôt tranquille de professeure d'université assurant quinze heures de cours par semaine dans une petite fac de la banlieue de Los Angeles, à un travail entièrement nouveau dans la capitale d'un pays radicalement inconnu, n'est pas de tout repos. Il a fallu, pour répondre à l'appel, irrésistible pour mon mari Edward, de la vie d'expatrié en Asie du Sud-Est, déménager la famille, y compris les deux cochons d'Inde, de

Californie en Indonésie. Arrivés il y a deux mois à peine, nous n'avons pas encore l'impression d'avoir posé nos valises, mais pour Edward et moi, le travail a commencé sur des chapeaux de roues. Pas de période d'adaptation : nous avons été jetés dans le feu de l'action dès le premier jour ou presque. Edward a été embauché en tant qu'ingénieur en pétrochimie dans la branche indonésienne d'une grande compagnie américaine, et nous avions décidé de n'accepter l'offre que si la compagnie me trouvait également une place. Heureusement, avant de me lancer dans l'enseignement supérieur, j'avais pratiqué maints emplois dans divers bureaux, et on a jugé mon profil suffisamment versatile pour justifier ma présence dans le département de responsabilité sociale de la boîte. J'y suis chargée de la gestion de leurs programmes de soutien et de développement. Le genre de travail que nous faisons s'inscrit dans la philosophie locale du *Gotong Royong* (travail en groupe). Nous avons des programmes pour aider au développement des petites et microentreprises, des projets locaux pour l'éducation, la formation, l'écologie, la santé. Les cyniques diront que ce n'est pas assez, comparé aux dégâts que la compagnie cause à l'environnement, et qu'elle se donne ainsi bonne conscience. Moi qui cherche toujours le côté positif des choses, je me dis qu'il faut soutenir au maximum ces initiatives, aussi faibles ou hypocrites qu'elles puissent sembler.

En tout cas, ce qui est vrai, c'est que les dossiers sont nombreux et variés, requérant dix à douze heures de mon temps chaque jour, et plus encore pour mon équipe qui compte cinq personnes, tous Indonésiens. Indah est l'assistante administrative principale, et je peux compter aussi sur l'aide de deux analystes et deux chargés de programmes. Je suis

heureuse de ne pas avoir à rester oisive si loin de tout ce qui m'était familier, mais il y a un prix à payer : je dois apprendre le métier à toute vitesse, ou plutôt absorber, emmagasiner, en espérant pouvoir mettre bientôt tous les morceaux du puzzle en place de manière cohérente. Depuis que j'ai commencé le travail, je rentre tous les soirs à la maison avec un mal de tête épouvantable, l'estomac trop serré par le stress pour accepter quelque nourriture que ce soit, et un jour sur deux, avec l'impression de ne pas vraiment être à la hauteur et surtout pas à ma place.

Il faut dire que c'est un défi, maintenant que nous vivons à l'étranger, d'être considérée exclusivement comme une Américaine. Quand je vivais aux États-Unis, c'était mon origine française qui me définissait, mais ici, les proportions sont chamboulées et contribuent à ce malaise identitaire tenace que je traîne avec moi depuis que j'ai émigré. Sitôt que j'ai quitté la France, il y a maintenant plus de vingt ans, je suis entrée dans une zone identitaire nébuleuse, aux frontières plus que fluides. Il est clair que je suis toujours française, mais aussi américaine. Ce n'est même pas une question de pourcentage, ce serait trop facile et trop net ! Les mauvais jours, je maudis cette passion pour l'Amérique qui m'a saisie très jeune, cette hybridité qui me constitue à présent et qui me laisse indécise, incertaine, immatérielle. Voulant être deux personnes à la fois, j'ai parfois l'impression de n'être rien du tout. D'autres jours plus féconds, je me laisse aller à la sérénité d'une image magnifique conjurée par le funambule Philippe Petit, alors qu'il évoquait son extraordinaire promenade sur un câble tendu entre les deux tours du World Trade Center. Il a comparé ses allées et venues d'un bout à l'autre du câble au vol sûr, puissant et désinvolte, d'un aigle planant

entre les parois d’un canyon. C’est ainsi que je voudrais un jour pouvoir m’imaginer, voyageuse ailée tournoyant entre deux cultures, capable de me poser soit d’un côté, soit de l’autre, mais évoluant la plupart du temps calmement au-dessus de l’abîme ouvert, du vide suspendu, sans pour autant remettre en cause mon identité profonde.

« Vous y êtes, Madame. » Le chauffeur me regarde en souriant dans le rétroviseur.

Perdue dans mes pensées, je n'ai pas vu que nous étions arrivés. Plus besoin de me préoccuper de mon rôle sur cette terre, je sais ce que je dois faire ici : tenir compagnie à ma collègue Indah qui va accueillir chez elle, pour un an, un étudiant d'échange belge. Ce soir, c'est le grand gala d'accueil pour tous les étudiants, qui viennent de partout dans le monde. Indah est mère de deux jeunes garçons, et elle s'est dit qu'ils bénéficieraient d'un échange interculturel. Elle a déjà communiqué par mail en anglais avec Emmanuel, son "fils" adoptif mais, pour ce soir, elle a pensé que cela ferait plaisir à l'adolescent de pouvoir parler français avec quelqu'un dont c'est la langue natale, d'où l'invitation à la rejoindre. La voiture s'arrête devant un restaurant à la devanture illuminée par une guirlande de lanternes multicolores. La porte est ouverte et un groupe est attroupé juste au-delà de l'entrée. Je suis curieuse de rencontrer ces jeunes, arrivés en Indonésie il y a quelques jours seulement, et qui vont vivre une expérience inoubliable pendant un an. Cela, je le sais bien, car moi aussi j'ai été étudiante d'échange à leur âge, sélectionnée par le Rotary Club de Vittel, en Lorraine, pour passer un an aux États-Unis, juste après le bac.

« Merci. Vous m'attendez dans le coin, et je vous appelle quand c'est terminé. D'accord ? » Le chauffeur hoche la tête avec enthousiasme et un grand sourire. Mon indonésien pour la conversation de tous les jours est encore très approximatif malgré les trois mois de cours intensifs de langue que la boîte m'a offerts avant le départ. Je sors de la voiture et immédiatement, une chaleur moite m'enveloppe. L'odeur des cigarettes au *kretek* flotte dans l'air, mêlée à celle de la friture d'un vendeur de beignets au poulet devant le restaurant. Je me dirige vers la porte, et dès qu'ils me voient, les jeunes groupés à l'entrée se placent hâtivement en deux files d'honneur, mains jointes au milieu de la poitrine, et déclament plus ou moins en chœur alors que je passe entre eux, un peu abasourdie, un « *Selamat Datang* ! » (Bienvenue !) retentissant. Je passe à travers ce comité d'accueil avec un sourire un peu figé, et pousse un soupir de soulagement quand je repère ma collègue, Indah, qui a quitté le boulot plus tôt pour être là bien à l'avance. Elle me voit et vient droit vers moi.

« Enfin ! Je me demandais si vous alliez arriver à l'heure. »

« Ce n'est pas à vous que je vais expliquer la situation sur la route à cette heure... » Indah hoche la tête. Originaire d'une petite ville du nord de l'île de Java, elle vit à Jakarta depuis plus de quinze ans et se lamente régulièrement des heures de sa vie perdues dans les bouchons.

« Bon, vous avez rencontré Emmanuel ? » Je cherche des yeux, en disant cela, le garçon dont elle m'a montré la photo cet après-midi au travail. Elle s'anime et me désigne discrètement un petit groupe, qui se tient près d'une grande bannière verticale portant le logo de l'organisation gérant cet échange.

« Oui, il est là, près de la directrice du programme, le grand mince avec la mèche sur l'œil, vous le voyez ? »

Comme elle a déjà rencontré tout le monde, elle me désigne ensuite discrètement les invités de marque. Il y a là plusieurs représentants de l'organisation, les familles d'accueil, des étudiants ayant participé au programme les années précédentes, un diplomate japonais, et un Américain d'une trentaine d'années, qu'elle me dit être du Peace Corps, ici pour enseigner l'anglais dans un village indonésien de l'est de Java. Indah me dit qu'il est venu à la place d'une famille du village qui ne pouvait se déplacer pour accueillir leur étudiant d'échange. Ce jeune homme s'appelle Clive, apparemment. Mes yeux s'attardent sur lui, tandis qu'Indah continue à babiller. Il est de taille moyenne, très mince, mais de sa personne se dégagent une force gracile et une sorte de sérénité perceptible même à distance. Cela ne m'étonnerait pas qu'il soit expert en arts martiaux ou alors un yogi de haut niveau. Rapide comme l'éclair, l'idée qu'il pourrait être un adepte du sexe tantrique me traverse l'esprit. D'où cela m'est-il venu ?

.

Pour vite me changer les idées, je commence à serrer des mains, à bavarder cordialement, particulièrement avec Emmanuel qu'Indah est allée chercher, dès qu'il s'est trouvé libre, et qu'elle semble déjà couver comme une vraie mère poule. De fil en aiguille, je finis par rencontrer les jeunes Américains qui se sont mis un peu à l'écart des autres et bavardent avec animation.

« Bonjour, ça fait plaisir de rencontrer des compatriotes ! Je m'appelle Ève-Lise, je viens de Los Angeles, et vous ? »

« Bonjour, Madame. » Un grand garçon à la peau foncée, très mince, les poignets couverts de bracelets de corde et les yeux bordés de khôl, parle pour le groupe.

« Moi c'est Ahmed, et eux, ce sont Mark, Violet, Aurora, Katie, Nell, Calista et Audrey. »

Comme ils sont jeunes et désarmants ! Ils me font penser à Aimée, ma fille, qui a plus ou moins leur âge. Je leur serre la main à tous, apprends leur ville d'origine, leur destination en Indonésie.

« Comment vous sentez-vous, au début de cette grande aventure ? »

Ils hésitent un peu ; certains rient, gênés.

« Vous pouvez me le dire, moi aussi j'ai été à votre place...et les premiers jours, je n'étais pas du tout sûre d'avoir fait le bon choix. »

Mark, visiblement soulagé, se lance. Ses cheveux sont gras et lui tombent dans les yeux, mais il a un beau sourire franc :

« Ben, jusqu'à aujourd'hui, ça a été, parce qu'on était tous ensemble pour l'orientation et qu'on a bien rigolé mais, demain, on se sépare et on va avec nos familles... »

Le sourire disparaît. Il laisse sa phrase en suspens, et c'est Calista, petite et ronde, avec la délicatesse d'un bouledogue, qui la conclut.

« Quand j'ai rencontré ma famille tout à l'heure, j'ai rien compris du tout à ce qu'ils me disaient. »

La question s'impose :

« Vous avez appris un petit peu d'indonésien avant de venir ? »

Ahmed répond, haussant les épaules :

« Pendant l'orientation, on a eu quelques cours pour nous donner des notions, mais en trois jours, qu'est-ce qu'on peut apprendre ? »

J'essaie de les rassurer :

« Vous savez, la plupart des Indonésiens parlent au moins un peu d'anglais, surtout les jeunes. Et puis quand vous serez au lycée, vous allez vous y mettre très vite, ne vous inquiétez pas. »

Ils sourient, hochent la tête, mais je vois bien qu'ils ne me croient pas. A ce moment, les anciens étudiants d'échange les appellent à grands gestes pour se mettre en place, car quelqu'un d'autre s'approche de la porte d'entrée. J'entends souffler : « C'est l'Ambassadeur américain ! », mais la directrice de l'organisation, qui se tient près de moi, précise :

« Ce n'est pas l'Ambassadeur, c'est son second. Nous avions invité l'Ambassadeur, parce qu'il y a plusieurs étudiants américains, mais son emploi du temps est très chargé, c'est très difficile d'obtenir qu'il vienne à une réception. »

« Qui est-ce, alors ? «

« C'est la Première Conseillère, la seconde dans la hiérarchie de l'Ambassade des États-Unis. Elle est très sympathique et a volontiers accepté de se déplacer. »

La Première Conseillère de l'Ambassade des États-Unis semble en effet très cool, relaxe et pas coincée pour un sou. Elle passe à travers la haie d'honneur avec un grand sourire, et se lance dans une ronde que j'observe avec curiosité. Je n'ai pas souvent l'occasion de voir des diplomates dans l'exercice de leurs fonctions ! Il y a beaucoup de présentations, de remerciements. Elle fait la connaissance des étudiants et consulte discrètement ses notes - sans doute un discours qu'elle va faire dans un moment, quand la partie buffet sera terminée. Je vais me servir une petite assiette de riz frit, le fameux *nasi goreng*, et les délicieuses chips à la crevette, les *krupuk,* et cherche des yeux un endroit ou m'asseoir. Je rencontre par hasard le regard de Clive qui

comprend immédiatement mon problème et me fait signe qu'il y a une chaise libre près de lui. Je m'y pose.

Nous papotons pendant quelques minutes au sujet des étudiants et de l'année qu'ils vont passer ici en Indonésie. Alors que je m'apprête à l'interroger sur les raisons qui l'ont poussé à venir enseigner au bout du monde, il me demande soudain :

« Est-ce que je détecte un petit accent ? »

« Oui, je suis née en Europe, mais j'ai émigré aux États-Unis il y a....longtemps, et j'ai la nationalité américaine depuis plus de dix ans. »

J'ai toujours l'impression de me justifier quand je raconte mon histoire.

« En Europe, voyons voir...en France ? »

Je suis sciée.

« Alors là, bravo, la plupart des gens pensent que je suis allemande ou scandinave. C'est rare qu'ils mettent le doigt sur le bon pays du premier coup. »

Il a un sourire vraiment craquant qui crée un éventail de petites rides au coin de ses yeux clairs. Il n’est peut-être pas aussi jeune qu’il ne paraît au premier abord.

« Je suis expert en accents, c'était le sujet de ma thèse de linguistique. Mais vous n'avez vraiment pas l'accent français typique. »

Je hausse les épaules.

« Je ne sais pas d'où je tire mon accent, j'ai eu des profs à l'accent britannique, mais je n'ai jamais parlé comme eux. J'ai depuis toujours un accent plutôt américain. »

Je me penche vers lui pour lui confier :

« Entre nous, ça m'arrange, parce qu'il n'y a rien qui m'énerve plus que l'accent franchouillard. Quand j'entends les Américains se pâmer devant

l'accent français sous prétexte que c'est romantique, ça me donne envie de ricaner ou alors de mordre, tout dépend de mon humeur... »

Il rit.

« Votre accent n'est pas franchouillard du tout. Il est unique et tout à fait charmant. »

Serait-il possible qu'il soit en train de me faire du gringue ? J'ai au moins dix ans de plus que lui, sinon plus! Prise de court et incapable de trouver une réplique, je laisse un ange passer. Nous mangeons notre riz. C'est lui qui relance la conversation.

« Comment une Française devient-elle Américaine ? »

« Eh bien, c'est assez à propos comme question; figurez-vous que quelque part je dois cette trajectoire à un programme d'échange du même type que celui qu'on célèbre ici. J'ai été étudiante d'échange pour le Rotary International à l'âge de dix-huit ans. »

Il semble s'intéresser et passe le bras derrière le dossier de mon siège :

« Vraiment ? Racontez-moi ça ! »

La proximité de son corps me trouble légèrement, et je me lance vivement pour masquer ma gêne.

« Eh bien, j'étais en dernière année de lycée en France, sans trop d'idées sur mon avenir, quand j'ai assisté à une réunion du Rotary Club International qui annonçait des bourses pour les États-Unis, à l'intention d'étudiants ayant l'esprit d'aventure… »

« Et vous avez postulé ? »

« Bien sûr ! »

J'hésite encore une seconde, parce que ce que je vais dire, peu de gens peuvent le comprendre. Il me regarde et attend patiemment que je me décide.

« C’est difficile à expliquer, parce que vraiment, j’aime énormément la France, sa culture, ses traditions, mais je ne me suis jamais sentie très à l’aise dans la société française. J’avais l’impression de ne pas y appartenir complètement, je détonnais avec ma personnalité qu’on jugeait souvent trop forte, je cherchais quelque chose d’autre…et très tôt, j’ai eu l’impression que ce que je voulais, je le trouverais aux États-Unis. »

Il a l'air complètement fasciné maintenant, me scrutant comme s'il cherchait à lire quelque chose sur mon visage :

« Et avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? »

Cette question, je me la pose de plus en plus souvent, sans jamais vraiment trouver de réponse définitive. Je mens en partie.

« Disons que j’ai trouvé certaines choses, un sentiment de liberté, un influx d’énergie extraordinaire. » Ses yeux restent fixés sur les miens un peu trop longtemps.

A ce moment, le maître de cérémonies s’empare du micro qui, mal réglé, envoie un retour aigu. L'assemblée grimace, des rires s'élèvent. J'ai encore dans la poitrine les échos du petit sursaut causé par l'intensité de ce dernier échange de regards.

« Et maintenant, chers amis, nous allons commencer la cérémonie ! D’abord, un mot de bienvenue de la part de notre directrice nationale, puis un message de l’Ambassade américaine et un de l’Ambassade japonaise, puis un petit discours d’un étudiant qui va parler au nom de ses camarades, et enfin, le grand spectacle culturel que vous attendez tous ! Les étudiants ont tous préparé un petit numéro pour vous donner une idée de la culture de leur pays, vous n’allez pas être déçus !»

Une fois les discours expédiés, les étudiants montent sur la scène, un groupe après l'autre. Deux jeunes hollandaises effectuent une danse folklorique sur un air de polka. Une Japonaise en kimono fait une démonstration d'une cérémonie de thé express, assistée par sa camarade, dans un silence respectueux. Puis, les deux étudiantes se mettent à plier rapidement du papier origami, qu'elles finissent par gonfler avec la bouche pour en faire des balles à facettes. Le public ravi applaudit, et les jeunes filles lancent les sphères de couleurs vives à leurs fans. Quatre garçons suivent, deux Allemands, Emmanuel, et un Islandais, qui s'installent un peu gauchement sur des tabourets. Le garçon islandais attrape sa guitare, et le groupe entonne « Les portes du pénitencier », que l'audience reprend en chœur.

En regardant ces jeunes si sûrs d'eux-mêmes, de leur futur, en voyant leur enthousiasme communicatif, j'en oublie mon émoi de femme mûre et en manque d'affection, flattée par l'attention d'un jeune homme séduisant. Je suis transportée vingt-cinq ans en arrière, lors de la cérémonie des adieux à la fin de mon année aux États-Unis avec le Rotary Club. Le dernier mois du séjour avait été consacré à un voyage en bus autour du pays, pour lequel j'avais économisé toute l'année. Nous étions trois cents jeunes de plus de vingt pays différents, nous déplaçant en une caravane de sept bus, partis depuis New York par la route du nord et revenus de la côte Ouest par la route du Sud. Le soir précédant notre retour sur New York, nous avions célébré notre voyage, notre année tout entière, avec un *talent show* guère différent du spectacle de ce soir.

Perdue dans mes souvenirs, je reviens à la réalité lorsque des applaudissements nourris éclatent. Je me rends compte que j'ai raté le

numéro des étudiants américains... Ils saluent maladroitement, riant de leur propre gaucherie, et le public rit avec eux. L'atmosphère est légère, les adultes dont je suis, se montrent bienveillants et magnanimes. Soudain, je reçois de plein fouet la réalisation du changement qui s'est opéré en moi. Il fut un temps, j'étais comme ces jeunes, et maintenant, je suis...incapable de me définir, parce que je ne me sens pas vraiment adulte, mais en même temps je suis si fatiguée de tout ce que j'ai vécu que je pourrais aussi bien avoir soixante-dix ans. Sans compter que j'ai une fille qui a presque aujourd'hui l'âge que j'avais quand les portes du monde se sont ouvertes à moi.

Le maître de cérémonie reprend le micro, remercie tout le monde, et laisse à la directrice de l'organisation le dernier mot. Elle souhaite bonne chance et une excellente année aux étudiants, les assure qu'ils seront entre de bonnes mains dans leurs familles respectives, les encourage à rester en contact fréquent avec l'organisation, et c'est la fin du programme. Clive et moi, nous nous levons, et il remarque :

« Vous avez l'air rêveuse. Tout ça doit vous rappeler votre année d'échange à vous, non ? »

Ma parole, il est devin.

« Forcément, ça me ravive des souvenirs… »

Il a une façon remarquable d'écouter, qui encourage sans pousser. Soudain, j'ai envie de partager ce souvenir formidable.

« Je pensais à notre soirée d'adieux, à la fin de cette année-là. Nous étions tous réunis, tous étudiants Rotary, qui venions de participer à l'échange. C'était le dernier jour d'un voyage où nous avions fait tout le tour des États-Unis en bus ! Pendant la journée, on roulait et on visitait

des sites, et le soir on faisait une fête d'enfer… C'était incroyable, cette découverte du pays. C'est là que je me suis rendue compte à quel point les États-Unis sont immenses et leur géographie incroyablement diverse. »

Il acquiesce.

« Vous avez eu de la chance de pouvoir faire ce voyage. La plupart des Américains ne voient jamais l'ensemble de leur pays. Il est trop vaste… »

Je reprends.

« Nous étions tous différents, et en même temps nous avions tous vécu la même aventure. Cela nous rapprochait, comme si nous faisions partie d'une sorte de confrérie. Pour la dernière soirée ensemble à la fin du voyage, nous avions monté un spectacle. Les étudiants de chaque pays avaient préparé une petite performance culturelle. »

Clive esquisse la moue de celui qui se creuse le crâne.

« Laissez-moi deviner…votre groupe, celui des français, qu'est-ce que vous avez bien pu faire ? Une récitation des *Fleurs du Mal* sur la *Gymnopédie* de Satie ? Vous avez recréé des tableaux français célèbres ? Joué de l'accordéon en chantant Piaf ? »

Je ris de bon cœur.

« Vous y êtes presque ! Nous avons créé une performance assez avant-gardiste qui mélangeait ballet, mime, et cancan. Ça nous semblait à l'époque hyper créatif, mais en réalité ça devait être très médiocre.... Par chance, nous avions un bon public, et nous n'avons pas eu l'impression de faire un trop gros bide. »

Je me rends compte que je suis plongée dans mes souvenirs, quand Clive me tend le verre de champagne qu'un serveur, essayant de caser ce qui lui restait, vient de lui offrir.

« Vous voilà bien loin...qu'est-ce que ça vous fait de revivre tout ça ? »
Je bois une gorgée, analysant des sentiments vieux de vingt-cinq ans.
« Je me souviens d'un bonheur vraiment spécial ce soir-là. Il y avait le sentiment d'une joie pure, vous savez, celle qu'on partage quand on vit un moment unique entre amis. C'était le paroxysme de notre expérience d'étudiants étrangers, et nous savions qu'il n'y aurait plus de moments aussi forts, que c'était la fin de la belle aventure. Alors forcément, les regrets faisaient partie de la fête. On se disait adieu, et c'était aussi un adieu à l'Amérique, à une année extraordinaire qui nous avait tous tellement changés. Nous nous promettions de nous revoir, de nous écrire, et de revenir aux États-Unis, parce que nous savions trop bien que dans quelques jours, nous serions tous dans des avions, la tête remplie de souvenirs, et nous avions, sans le dire, peur d'oublier. »
Clive boit à son tour et remarque :
« Mais vous voyez bien que vous n'avez pas oublié. Vous parlez de cette année et de ce soir-là comme si c'était hier... »
Je lui souris.
« Oui, c'est vrai. »
Mon téléphone bipe à ce moment, c'est un texto d'Edward qui demande quand je compte rentrer. Je serre la main de Clive.
« Je dois partir, il se fait tard. Bonne chance à vous. J'ai eu plaisir à vous rencontrer. »
Il s'incline.
« Tout le plaisir était pour moi, chère Madame. »

Dans la voiture qui me ramène à la maison, je me sens soudain épuisée. Les hauts immeubles illuminés défilent, rappelant une image

ancienne et, l'espace d'une seconde, je retombe dans mon rêve et j'oublie que je suis à Jakarta. Je me revois arrivant la nuit à Kennedy Airport à New York, traversant le George Washington Bridge pour quitter la ville, et soudain devant moi se détacher sur le ciel d'un noir profond la célèbre ligne lumineuse des gratte-ciels de Manhattan. Éblouie, je n'en croyais pas mes yeux : j'étais vraiment en Amérique ! Je sors de mon rêve alors que ma voiture de fonction s'arrête brusquement pour éviter une mobylette qui lui est passée devant juste au moment où le feu devenait vert. Le conducteur de la mob crache au sol, en réponse au coup de klaxon rageur de mon chauffeur. Dégrisée, je regarde par la fenêtre la scène autour de moi : un enfant en haillons mendie entre les voitures, des monceaux d'ordures débordent l'emplacement en ciment qui délimite l'endroit du dépôt, des vendeurs ambulants exténués poussent leurs *kaki lima* (petites charrettes à bras) où s'entassent leurs marchandises, le long des trottoirs. Les beaux immeubles font place à des rues sordides, mal éclairées, où des hommes assis à même le caniveau mâchent on ne sait quoi. Mon humeur s'assombrit, et je me souviens qu'à la fin du voyage autour des USA, la crainte d'oublier la joie de cette année spéciale était réelle. Nous avions tous parlé de cette peur qui nous tenaillait, celle de nous réinstaller dans une routine confortable, où nous laisserions par inertie mourir cette lumineuse partie de nous qui s'était déployée en Amérique. Étant partis à la rencontre de l'autre, nous nous étions trouvés face à nous-mêmes, et nous avions grandi avec la vigueur qu'imposent les circonstances. Tous, nous avions décelé en nous des capacités jusque-là insoupçonnées : celles de s'ouvrir à l'inconnu, d'accueillir l'incertitude, d'accepter l'erreur et l'échec, de surmonter les déceptions, les humiliations. Nous nous

étions découverts une résilience, une fortitude et un optimisme inébranlables, et nous souhaitions tous préserver cette graine, cette petite pousse de force et d'espoir qui, nous nous en rendions bien compte, nous rendrait meilleurs si nous pouvions la cultiver. Que reste-t-il aujourd'hui de cette énergie vitale qui nous poussait alors en avant ?

Le chauffeur me dépose devant la maison. Le gardien lève la barrière et me salue au passage. Je monte les trois marches de l'entrée, pousse la porte, remarque qu'elle est fermée à clé. Mon sac est un vrai fouillis et je peste en fourrageant au fond pour y trouver mes clés. A l'intérieur, tout est sombre et l'odeur m'agresse immédiatement : depuis quelques jours, des relents d'égout remontent des bondes et des toilettes. Je n'arrive pas à m'y faire, et une nausée me soulève l'estomac. Où est donc Edward ? Il n'est pas déjà couché quand même ? Aimée dort chez son amie Jisu ce soir, je m'en souviens après avoir vérifié sa chambre et été surprise de la trouver vide. Je grimpe à l'étage sans faire trop de bruit, au cas où, et je trouve Edward profondément endormi, couché sur le ventre, la main encore posée sur son ordi.

Du coup, je redescends me verser un verre de vin blanc à la cuisine. C'est comme ça la vie, un jour on a dix-huit ans, on débarque en pays étranger, gonflée à bloc par l'aventure et pas gênée pour un sou de paraître ridicule, parce qu'on est jeune et qu'on peut se permettre de prendre des risques. Et puis le temps passe et, vingt-cinq ans plus tard, on finit chez soi, toujours à l'étranger mais seule, achevant la soirée devant un verre de vin blanc, le mari au lit sans attendre qu'on soit rentrée, sans dire bonne nuit. On sirote les yeux dans le vide, la tête pleine de brouillard, en se demandant pourquoi tout est devenu si plat, si morose, pourquoi la joie a disparu. On se rembarre un peu parce que

tout n'est pas perdu : il y a Aimée, Aimée si affectueuse, si douée en tout, Aimée qui devine tout et cherche désespérément à garder intacte sa famille. Comme toujours, les larmes me viennent aux yeux, car Edward et moi ne lui avons pas donné l'enfance et l'adolescence qu'elle méritait : des parents heureux, capables de lui offrir un bon modèle de couple, et de lui prodiguer un sentiment d'équilibre et de force dans sa vie. Au lieu de cela, elle se retrouve avec des parents insatisfaits, démontrant le contraire de ce que peut être un couple en harmonie, et une existence ponctuée par des hauts et des bas émotionnels qui ne sont guère à même de lui procurer un sentiment de stabilité et de sécurité. Je m'en veux tellement de ne pas être autre, de ne pas pouvoir me forcer à améliorer mon mariage, que parfois je me déteste. Pourtant, Aimée continue à fleurir, à s'épanouir, en dépit ou peut-être à cause de cette ambiance familiale empoisonnée. Enfant rieuse, elle est devenue une adolescente pleine d'humour, dotée d'un tempérament artistique et d'un esprit d'aventure irrépressible. Elle est jolie, drôle intelligente, sensible et affectueuse, ne fait jamais de vagues, n'a pas de sautes d'humeur ni de caprice, et je me dis souvent qu'Edward et moi ne méritons pas une enfant si parfaite. Bien sûr, je me rends compte que l'attitude conciliante d'Aimée a pour but de rendre notre vie de famille plus harmonieuse. Ne m'a-t-elle pas dit une fois que ce qui lui faisait le plus peur, c'était qu'Edward et moi nous divorcions ? Cette remarque me hante, et je porte en moi, à chaque fois que je suis confrontée à nos difficultés de couple et à mon désir de liberté, un sourd sentiment de culpabilité vis-à-vis d'Aimée que j'ai l'impression de trahir. Et pourtant, j'y pense de plus en plus, à ce que ma vie serait si Edward et moi nous séparions, car le manque de satisfaction dans notre vie conjugale

continu et empire avec le temps. Encore une fois, je me fais la remarque que je perpétue la situation dont j'ai hérité.

C'est un sujet de conversation que j'ai souvent avec ma sœur Agathe, mon aînée de deux ans, ma complice et la seule personne qui me comprenne vraiment. Elle aussi s'étiole dans un mariage peu satisfaisant. Nous nous interrogeons fréquemment sur la possibilité d'une relation de cause à effet entre l'exemple marital négatif donné par nos parents et la reproduction du même modèle dans nos couples respectifs. J'espère que la réponse est non, car sinon cela signifierait qu'Aimée se trouverait forcément prise dans le même engrenage. Et je prie avec ferveur qu'elle ait la force d'âme ne de pas tomber dans le même piège, de ne pas vouloir être aimée à un point tel qu'elle se lancerait aveuglément dans une relation malsaine. Ou si elle le fait, qu'au contraire de moi, elle ait le courage d'en sortir avant qu'il ne soit trop tard. Du coup, je me demande si ça l'est déjà pour moi. Trop fatiguée et déprimée pour chercher une réponse, je me dis qu'en tout cas, il n'est pas interdit de continuer à rêver, disons d'un jeune homme aux yeux rieurs et au sourire désarmant. Il n'est pas prohibé de revoir la veine qui battait à la base de son cou lorsqu'il s'est tourné vers moi, comme pour me prendre contre lui. Je rêve, les yeux dans le vague, quand un bruit bizarre, une espèce de clapotis, me fait sursauter. C'est le bouquet : un tout petit gecko, qui devait somnoler au plafond, vient de tomber dans mon verre. Bon, c'est le signal. Fini de rêver, c'est l'heure d'aller se coucher.

CHAPITRE II

Ubud, octobre 2016

Nous partons ce soir en famille pour Ubud, le village artistique du centre de Bali, pour assister au festival de littérature qui s'y tient tous les ans. La prof d'anglais d'Aimée, qui sait la passion de ma fille pour la littérature, lui a recommandé d'y aller et, du coup, puisque notre anniversaire de mariage est le mois prochain, nous avons décidé d'en faire des mini-vacances. Nous passerons une journée à Legian, dans la partie sud de Bali dont les plages sont réputées, puis nous irons nous cultiver pendant trois jours dans le cœur battant de l'île mystique, avant de nous rendre dans l'est de Java pour voir le célèbre volcan Ijen.

Le vol pour Bali se passe sans encombre, excepté qu'il y a dans l'avion une bande de touristes américains excités qui parlent très fort, rient aux éclats, se passent des livres et des écharpes par-dessus les sièges, etc. Edward grommelle : " Ils ne savent pas se tenir !", ce qui me fait sourire car, lorsqu'il n'est pas épuisé par une journée de travail, c'est bien lui le plus exubérant des voyageurs. A l'arrivée, nous passons devant les comptoirs de réservation de taxis, et la chaleur humide de la nuit balinaise nous frappe immédiatement, différente de celle de Jakarta. Aimée discute joyeusement avec Edward, tandis que j'écarte de la main les rabatteurs de taxis sauvages qui nous assaillent tous les trois pas. Nous finissons par trouver le chauffeur du véhicule de l'hôtel qui tient une petite pancarte à nos noms. Il nous salue, attrape avec empressement la valise d'Edward qui est de loin la plus petite des trois que nous avons, et tourne les talons pour nous guider vers la voiture en taillant une bavette avec Edward. Les deux hommes nous laissent en

plan avec nos sacs, Aimée et moi. Nous nous regardons avec incrédulité et éclatons de rire au même moment. Puis, je fais la remarque qui s'impose.

« Bon, on dirait qu'il va falloir que nous nous démerdions toutes seules, quoi ! »

Aimée désigne son père, toujours en grande conversation avec le chauffeur et qui n'a même pas remarqué que nous étions restées en rade.

« Ce qui m'étonne, c'est que papa n'ait pas eu l'idée de réagir quand le gars a pris sa valise. Il aurait pu lui dire de prendre les nôtres ! »

Nous avançons parmi la foule des touristes, des chauffeurs et des badauds, tirant à grand-peine derrière nous nos lourdes valises sur une surface inégale.

« Ma chérie, ce doit être le sexisme ambiant qui déteint… »

Le chemin jusqu'au parking semble interminable, et Aimée et moi transpirons copieusement. Ce n'est que quand nous arrivons enfin à la voiture et qu'il s'agit de mettre les bagages dans le coffre qu'Edward réalise sa muflerie.

« Mais enfin, laissez-moi vous aider ! » proteste-t-il, comme si nous allions refuser son aide, alors que nous soulevons nos valises avec des grognements d'efforts pour les mettre dans le coffre. Le chauffeur a déjà placé le sac d'Edward à l'arrière avec mille précautions avant de sauter dans la voiture pour mettre la climatisation en marche.

« Non, non, ne te fatigue pas, » disons-nous en chœur.

J'ajoute, un peu acerbe :

« Tu dois être épuisé de ta conversation avec le chauffeur, ne t'en fais pas pour nous, on se débrouille ! »

Bien entendu, il se raidit et, du coup, nous passons la quasi-totalité du chemin à nous disputer avec véhémence mais à voix basse, pour que le chauffeur ne puisse nous comprendre. Le taxi passe à travers les rues étroites de Kuta. Nous en avons finalement assez de discuter et nous nous abîmons dans la contemplation consternée et silencieuse du cirque qu'est Kuta la nuit. Partout, des groupes de touristes ivres débordent des bars et des restaurants sur les trottoirs, des Indonésiennes qui ne peuvent être que des prostituées accostent tous les piétons, un groupe de jeune vomit à un coin de rue, en rythme avec les basses d'une discothèque voisine qui fait vibrer les vitres de la voiture. Enfin, nous sortons de ce piège à touristes pour entrer dans Legian, et le calme reprend. Nous arrivons à l'hôtel, un établissement luxueux, respectueux de l'architecture et des traditions balinaises, et enchâssé dans une vaste propriété qui assure la tranquillité aux visiteurs.

Comme nous n'avons pas encore dîné, nous passons une délicieuse soirée tardive à savourer la douceur de la nuit et les lumières fragiles flottant comme des lucioles dans le jardin obscur, confortablement installés dans les banquettes du restaurant ouvert sur les quatre côtés, où de grands ventilateurs de plafond aux pales d'osier tournent sans bruit. Le lendemain matin, nous mitraillons avec nos appareil-photos les statues, les frangipaniers couverts de fleurs, les fontaines à la pierre fantastiquement sculptée. Nous nous promenons longuement dans les allées de la propriété, où chaque courbe du chemin révèle une nouvelle surprise. Ici, la tête et deux anneaux du corps d'un dragon, scintillants de peinture dorée et de couleurs vives, émergent d'une longue pelouse. Là, une porte de temple coupée en deux

morceaux, symbole de la division entre le matériel et le spirituel, dresse sa silhouette dramatique contre le ciel d'un bleu pur.

La plage est belle, toute de sable blanc et d'eau tentante, mais on nous a prévenu que le risque de noyade dû aux courants invisibles et traîtres est réel, et puis il fait trop chaud pour se prélasser sur une serviette. Les vendeurs ambulants ne cessent de nous importuner pour proposer qui des lunettes de soleil, qui des sachets remplis de tranches de mangue, qui un service de nattage pour les cheveux d'Aimée. Nous nous rabattons vers le bord de la magnifique piscine de l'hôtel, trois grands bassins connectés par une rivière paresseuse surplombée de frangipaniers et de bougainvillées. La journée s'écoule ainsi, indolente, comme suspendue dans le temps, délicieuse.

Le lendemain, nous partons vers Ubud pour assister au festival littéraire. Une fois passé Denpasar, la route méandre, bordée de chaque côté par des échoppes en plein air offrant quantités de statues en pierre presque noire ou au contraire très blanche : bouddhas assis ou allongés, déesses aux mains jointes, fontaines, animaux fantastiques. Puis, l'on entre dans Ubud même, une entrée de village toute simple après une côte rude entre des champs en terrasses qui, d'un coup, laissent place à des étals serrés et couverts de marchandises diverses, peintures aux couleurs vives, souvenirs en tous genres, avec partout des petits autels ornés de parasols dorés et des offrandes dans de minuscules paniers tressés et empilés en désordre. Nous passons lentement à travers la rue principale bondée de voitures, de motos, de piétons. En dépit des boutiques chics qui alternent avec les échoppes à touristes, une atmosphère villageoise règne. À un moment, nous tournons et, au coin